

Vers des identités mondialisées

Dans les années 1990, la grande affaire est celle du multiculturalisme, autrement dit comment reconnaître différentes identités culturelles au sein d'un même État. C'est beaucoup moins le cas aujourd'hui car le cadre de l'État-nation semble désormais insuffisant. Les chercheurs s'attachent à comprendre les conséquences de la mondialisation sur les identités culturelles, qui, loin de les dissoudre, leur donnent des formes nouvelles et vivaces.

CATHERINE HALPERN

Septembre 1989. Dans un collège de Creil, deux adolescentes, Fatima et Leila, sont exclues de leur établissement. Malgré les injonctions, elles se refusent à quitter le voile. Respect de la laïcité pour les uns, racisme pour les autres, l'affaire divise l'opinion publique et prend de l'ampleur. Elle essaime en donnant lieu à de nombreux autres cas dans divers établissements de l'Hexagone. Mais que cache ce voile ? La France, alors en pleine célébration du bicentenaire de la Révolution, découvre de façon brutale l'aspiration de certaines communautés à voir reconnues et respectées leurs spécificités. Dans un pays fortement attaché au principe de laïcité, jugé fondateur du pacte républicain, le voile fait désordre et pose, avec acuité, la question de la reconnaissance des identités culturelles.

Le multiculturalisme vient du Nouveau Monde

Pas étonnant dès lors qu'à partir des années 1990 le concept d'identité prenne son essor dans les sciences humaines. En France comme dans d'autres pays européens, les populations d'origine immigrée entendent revendiquer leur différence. Une problématique que les États-Unis, le Canada ou l'Australie ont abordée plus tôt. Et pour cause. Ces États ont été fondés par des émigrations récentes de diverses origines confrontées à la présence de populations indigènes. Sont alors introduits, au moins pour être discutés, les grands chan-

tres anglo-saxons du multiculturalisme, notamment les Canadiens Charles Taylor et Will Kymlicka, l'Américain Michael Walzer comme l'attestent les traductions qui se multiplient... *Multiculturalisme. Différence et démocratie* (1992) traduit en 1994 de Charles Taylor, *Traité de la tolérance* (1997) de Michael Walzer traduit en 1998, *La Citoyenneté multiculturelle. Une théorie libérale du droit des minorités* (1995) de Will Kymlicka traduit en 2001. Ils estiment que la cohésion nationale ne peut être obtenue par l'adhésion de tous à une culture dominante et plaident pour davantage de reconnaissance envers les minorités et leurs spécificités culturelles dans les démocraties. En France, les chercheurs sont divisés. Michel Wieviorka est favorable à davantage de reconnaissance des identités tandis que Dominique Schnapper par exemple défend une conception plus républicaine de la citoyenneté. Le modèle assimilationniste reste dominant et la crainte du communautarisme est encore vive. Car si elle apparaît cruciale, la question des identités n'en soulève pas moins de grandes inquiétudes. D'autant que la politique internationale des années 1990 est marquée par de terribles conflits qui opposent des groupes ethniques ou culturels. En particulier, les multiples conflits qui déchirent l'ex-Yougoslavie et la guerre civile au Rwanda opposant Hutus et Tutsis mettent à jour «les identités meurtrières» (pour reprendre



Los Angeles, 1^{er} mai 2006. Dans le cadre d'une journée de boycottage, «Un jour sans immigrés», des centaines de milliers d'immigrés ont fait grève, manifesté et se sont abstenues de tout achat pour réclamer une réforme de l'immigration et une régularisation des clandestins aux États-Unis.

le titre d'un ouvrage d'Amin Maalouf) qui conduisent des voisins à s'entretuer. Les sciences humaines se mobilisent largement pour tenter de comprendre ces violences. La science politique bien sûr, mais aussi l'anthropologie, l'histoire, la géographie...

La mondialisation, phénomène également culturel

Le monde de l'après-guerre froide n'est pas aussi pacifié que beaucoup l'espéraient. Le politiste Samuel Huntington dans *Le Choc des civilisations*, publié en 1996 aux États-Unis et traduit en 1997 en français, soutient une thèse qui fait grand bruit. Selon lui, les grands clivages reposent désormais sur des oppositions

culturelles fortes entre grandes civilisations qui sont selon lui au nombre de huit (chinoise, japonaise, hindoue, islamique, occidentale, latino-américaine, africaine, orthodoxe). L'ouvrage ne fait pas l'unanimité, loin de là. Mais il trouve une seconde jeunesse avec les attentats du 11 septembre 2001 qui secouent l'Amérique. Ces événements ne témoigneraient-ils pas de l'affrontement entre deux cultures, deux visions du monde? Nombreux sont ceux en tout cas à craindre une radicalisation de l'islam. Une crainte ravivée par l'affaire des caricatures danoises de Mahomet. Ces caricatures publiées par un quotidien danois à l'automne 2005 puis reprises dans d'autres publications à l'étranger soulèvent des protestations et des mani-

festations de très nombreux musulmans à travers le monde entier mettant au jour la vivacité des réseaux. Au-delà des polémiques, l'affaire révèle que le cadre de l'État-nation ne suffit plus à appréhender les identités. La mondialisation n'est pas seulement un phénomène économique, elle est aussi culturelle.

L'idée bien sûr n'est pas neuve. Mais elle prend un autre tour à partir des années 2000. Alors que les années 1990 étaient marquées par la crainte d'une uniformisation culturelle sous hégémonie américaine à coups de films hollywoodiens, de chaussure Nike et de McDo, l'intérêt se porte surtout dans les sciences humaines sur l'hybridation culturelle, la créolisation, le métissage... Si la culture ▶

► des immigrés est infléchi au contact du pays dans lequel ils vivent, elle influence aussi en retour celle des nations qui les accueillent. Il suffit de songer au grand succès populaire en France du raï, dans les années 1980, avec des chanteurs comme Cheb Mami ou Khaled, connus bien au-delà des communautés d'origine maghrébines. Surtout l'étude des diasporas et des espaces sociaux transnationaux conduit à remettre en cause le multiculturalisme dont la réflexion restait cantonnée au cadre de l'État-nation. Activistes kurdes disséminés dans divers pays européens, entrepreneurs chinois présents sur tout le globe, communautés latino-américaines de part et d'autre de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, organisations musulmanes transnationales... En réalité, nombreux sont les immigrés à maintenir des liens avec leur pays d'origine ou avec la diaspora mettant ainsi à mal la notion d'intégration ou de *melting-pot*. Les nouvelles technologies, Internet et la télévision par satellite en particulier, facilitent grandement le maintien de ces liens que l'on ne peut réduire à un moment transitoire dans le processus d'intégration. Il est aujourd'hui très facile de regarder la télévision algérienne à Paris. Il faut donc désormais penser la multiplicité des appartenances culturelles qui conduisent des individus à se sentir à la fois d'ici et d'ailleurs.

La crainte d'un délitement du lien social

Les identités sont à penser à l'échelle du monde globalisé. C'est ce que développe en particulier l'anthropologue d'origine indienne Arjun Appadurai et en France Marc Abélès (*Anthropologie de la globalisation*, 2008). Dans *Après le colonialisme* (traduit en 2001), Appadurai montre que les migrations ne sont pas synonymes de perte d'identité, que la mondialisation n'unifie pas les cultures. Les migrants, qu'ils soient travailleurs, réfugiés politiques, touristes ou étudiants, ont des référents imaginaires et identitaires qui ne se fixent plus seulement à un territoire ou à un État. Ils forment des groupes trans-

nationaux. Une vision enchantée? Dans *Géographie de la colère* (traduit en 2007), Appadurai explique que ces évolutions vont parfois de pair avec des violences identitaires extrêmes, comme l'attestent le cas du nettoyage ethnique en ex-Yougoslavie ou le terrorisme d'Al-Qaïda. C'est précisément parce que la globalisation déstabilise qu'elle suscite ces violences, notamment quand les individus sont confrontés à l'incertitude sociale, au délitement des liens: «*La violence est elle-même l'une des façons de produire l'illusion d'identités fixées, en partie pour dissiper les incertitudes sur l'identité que suscitent inmanquablement les flux globaux.*» Cette anxiété prend souvent pour cible les minorités, considérées comme à la fois dedans et dehors. Le brouillage des différences, l'hybridation ne font que renforcer cette angoisse: «*Le projet d'élimination de la différence étant fondamentalement impossible dans un monde de frontières brouillées, de mariages mixtes, de langues partagées et d'autres profondes connectivités, il tend à produire un ordre de frustration qui peut en partie rendre compte des excès systématiques qui font chaque jour les gros titres des journaux.*» L'accent mis aujourd'hui dans le débat politique français sur l'identité nationale révèle peut-être le même type d'angoisse et la crainte d'un délitement du lien social. Mais au lieu de se cramponner à une vision passiste et figée des identités, il est temps de saisir combien le cadre national ne suffit plus aujourd'hui à les appréhender. ■

Sciences Humaines a publié

■ Identité(s). L'individu, le groupe, la société

Catherine Halpern (coord.),
3^e éd., éd. Sciences Humaines, 2009.

■ «Qui sommes-nous ?

Les âges de la vie bouleversée
N° 193, mai 2008.

■ «Identité, identités.

L'individu, le groupe, la société

HS, n° 15, décembre 1996/janvier 1997.